

CHIEN DE MIME SANS COLLIER

Le ciel était aussi noir qu'un plateau de théâtre à l'heure où le silence se fait dans la salle. Quelques couples en vacances dînaient aux terrasses des restaurants de la place Saint-Louis, une petite laine sur les épaules. Inquiet, Carmelo interrogea les nuages. Carmelo est artiste de rue, mime et magicien. L'idée d'un orage suffit à le déprimer. J'aurais aimé le rassurer, lui expliquer que le mauvais temps ne pouvait pas durer toute la semaine, que demain le ciel serait à nouveau bleu et que tout se passerait pour le mieux. Je n'ai pas trouvé les mots. C'est terrible, les mots. On en a toujours un paquet de réserve quand on a rien à dire et ils vous filent entre les neurones dès qu'on voudrait expliquer quelque chose d'important. Peu importe, Carmelo ne m'aurait pas écouté et de toute manière, je n'ai pas le droit de parler. Drôle de métier, chien de mime. On connaît les chiens policiers, les chiens de compagnie, les chiens de garde et les chiens Bernard avec leur petit tonnelet de rhum autour du cou, les chiens de concours aux poils lustrés et aux dents brossées au canifluor, les chiens d'aveugles dont tout le monde loue le dévouement, même ceux qui n'aiment pas les bêtes; on a écrit des livres entiers sur les chiens de chasse et les chiens de traîneaux, hélas, personne ne parle jamais des chiens de mime. Pourtant, à bien y réfléchir, nous sommes les seuls canins assurés que jamais, dans un de ces grands moments de tendresse larmoyante comme seuls les humains savent en exprimer, notre maître ne nous assénera la petite phrase fatale, la phrase qui tue de

maladresse, l'"hum-ânerie" totale : " Toi, il ne te manque que la parole." Les mimes ne parlent pas. Juste une phrase par-ci, par-là pour les plus bavards. Ou bien alors, chez ceux que la langue démange trop, un peu de grommelot, quelques chants, borborygmes, cris divers et variés. Comme leurs maîtres, les chiens de mime, parlent avec leur tête, avec leurs yeux, avec leur queue et tout leur corps. Jamais ils n'aboient. Cela dit, aucune règle n'interdit à un mime d'aboyer, à un chien de mime de parler, aux deux de philosopher et à moi d'avoir parfois raison.

Vers minuit, l'orage tonna les trois coups du festival Mimos. La pluie tomba à verse. Au matin du lundi, les premiers spectateurs arrivèrent . Ils étaient quatre, absolument identiques, au détail près d'un morceau de sparadrap sur le cou de l'un d'entre eux qui avait dû se couper en se rasant, immenses dans leurs grands imperméables de comptables soupçonneux. Ils envahirent à eux quatre les rues et les places, furetant dans tous les coins, reniflant les autochtones et frétilant du cou. Ils étaient chez eux, en terrain conquis. La ville leur appartenait. Ils soulagèrent leur vessie, qu'ils devaient avoir immense, le long du mur de la mairie. Moi qui ai toujours pris soin, à Périgueux comme ailleurs, de respecter les veilles pierres, j'avoue que j'en fus un peu choqué, mais il faut croire que je fus le seul. Les passants accueillirent les étrangers avec sympathie. Ceux qui marchaient les uns à côté des autres sans se voir, tous ces gens qui se croisaient l'instant d'avant dans la solitude tranquille de leurs pas se regroupèrent bientôt derrière les quatre spectateurs. Ils se mirent à parler, à se parler en vrai, avec des éclats de rire qui les secouaient à l'unisson. Penchée à sa fenêtre de la rue Limogeanne, une vieille dame en bleu aux des cheveux plus blancs que la pierre chancelade, riait avec ceux d'en bas. Elle

riait comme on boit quand on a soif, comme on mange quand on a faim, de bon appétit. Le festival avait commencé. Le moment était venu de nous mettre au travail.

Sans me vanter, je crois être un assez bon chien de mime. Présent quand il le faut, discret quand le moment l'exige. Je ne suis pas du genre chien de cirque, cabot frétilant du derrière et quémendeur de bravos. Le jappement d'un collègue ou la reconnaissance d'un enfant suffit à mon bonheur. Je ne joue pas. Je suis. Je suis un chien de mime stanislawskien.

J'ai donc dessiné le cercle au centre duquel mon maître s'est installé et je suis allé me coucher près de sa valise pour surveiller le matériel. Tout s'est très bien passé. Les enfants étaient naturellement enfantins, tout ravis des extraordinaires pouvoirs que mon maître leur révélait. Les adultes les suivaient en confiance sur le chemin de leur enfance à revenir. Si Carmelo n'avait pas été magicien, il aurait pu devenir joueur de flûte à Haarlem. A la fin du numéro, personne ne voulait s'en aller. Le magicien souriait, heureux des regards que le cercle lui offrait, tellement heureux, tellement ému aussi, que pour la première fois, il dérogea à la grande règle du silence. "Maintenant, dit-il, je vais disparaître. Vous allez fermer les yeux et, quand vous les ouvrirez, je ne serai plus là." Tout le monde a ri. J'ai fermé les yeux avec tout le monde. Quand je les ai rouverts, le monde avait basculé : Carmelo avait disparu.

Je l'ai attendu une heure, deux heures, trois heures, espérant qu'il finirait par venir me chercher. Avec le soleil, arrivèrent sur la place Saint-Louis des jeunes gens avec des sacs, des chiens et des massues de jonglage, d'autres avec des cartons défoncés plein de

l'énergie brouillonne de leurs espoirs, des asiatiques peints en blancs, des athlètes au crâne lisse et à l'impeccable musculature, des couples en collants, des échassiers sauvages et toute une troupe de musiciens indiens descendus tout droit des hauts plateaux de la banlieue parisienne. Au soir, les automates peinaient à se frayer un chemin mécanique entre les tables et les chaises des terrasses. La musique succédait à la musique, les clowns aux danseurs, les hurleurs aux silencieux dans une débauche de son, de couleurs et de musiques. Le public avide les dévorait tous. Jamais le cercle ne se brisait, même quand il n'y avait plus rien à y regarder. Peu importait les spectacles. Seul le cercle comptait, le cercle magique au centre duquel chacun cherche une forme à ses rêves, fût-ce dans le gris poussière des graviers d'une place.

La nuit tomba. La lune se leva. Elle était ronde et blanche comme le crâne d'un danseur de Buto, avec ses tâches de grises de silence et de mémoire. Je me suis faufilé entre toutes ces jambes qui portaient des regards qui ne me voyaient plus. Je suis parti à la recherche de mon maître.

Au bout d'une ruelle pavée, le ronflement d'un moteur m'avertit que je quittais le quartier où même les pierres sont vivantes pour ce que les ignorants appellent le vrai monde et qui n'est qu'un sale petit univers où la profusion des images a tué l'imaginaire.

Je me suis glissé dans une maison d'où venaient des sons qui ressemblaient aux bruits des mimes. Une femme mettait le couvert, un homme lisait son journal. On aurait dit qu'ils voulaient se parler mais qu'ils n'y parvenaient pas. Ils ont commencé à se

déchirer drôlement. Carmelo n'était pas là. Il déteste la bagarre, même pour rire. Carmelo ne ferait pas de mal à une mouche, même à une mouche de mime.

La ville s'était endormie. On dormait derrière les volets fermés des maisons. Je me suis glissé sous les paupières d'un homme qui rêvait. Carmelo aime la fréquentation des rêves. Une demi-douzaine de mariées veillait un défunt dans un brouillard de tulle. Un homme nu, douloureux, hésitait à se vêtir du pantalon d'un cycliste mort sur un lit de feuilles. J'aurais voulu l'aider à prendre sans honte les vêtements de son ami. La vie appartient aux vivants, et l'on avance toujours dans les défroques de ceux qui nous ont précédés. Hélas, quand je me suis approché du rêve pour lui parler à l'oreille, un vent soudain de feuilles mortes m'a repoussé dans la nuit. J'ai compris trop tard qu'il était trop tard. Plus rien, plus personne n'arrêterait le cauchemar. Une femme se noyait dans une piscine de verre tandis qu'à l'étage une autre hurlait de douleur sous l'œil impassible d'une caméra. La musique éclaboussait la lumière, la lumière torturait les corps, le sang coulait, le souffle manquait aux suppliciées dans le grand vent mécanique des machines. C'était l'automne rouge aux enfers, la mort partout, la mort terrible aux vies qu'on n'a pas vécues, aux vies qu'on n'a pas défendues. La peur de la mort est une idée morbide.

— Arrêtez ! cria une voix dans la nuit. Arrêtez, c'est insupportable !

C'était la voix d'une femme, une voix vivante, humaine et simple, une voix essentielle qui parle comme elle sent. J'ai reconnu la dame qui le matin, au bord du cercle magique, m'avait offert un sucre, la dame en bleu qui riait à sa fenêtre de la rue Limogeanne. Je me suis accroché à elle pour m'évader de sous les paupières meurtries où

je m'étais aventuré. Les humains sont étranges qui se voient toujours plus grands dans la douleur que dans la joie. Est-ce que nous cherchons à être grands, nous autres, canins ?

J'en étais là de mes philosophiques réflexions de chien de mime orphelin, tout seul sur le trottoir, la lune buto au-dessus des toits, quand un homme m'a abordé. Je dis un homme, mais je n'en suis pas absolument certain. En tous cas, ce n'était pas une femme.

— Tu es triste, le chien, m'a demandé l'homme ?

J'ai levé les yeux vers lui. Il portait deux paires de chaussures. L'une à ses pieds, comme tout le monde. L'autre à ses genoux, comme personne. Un crapaud vert se tenait assis sur son épaule.

— Perplexe, ai-je corrigé. Je m'interrogeai sur la grandeur de l'homme...

— Tu entends ça, Henri, fit l'homme au crapaud. Notre ami s'interroge sur la grandeur de l'homme. C'est effectivement une grande question.

— Je crôa bien, fit le crapaud.

— Parfois, la nuit, je joue à être grand, reprit l'homme aux deux paires de chaussures. Ça me dégourdit les jambes. mais le matin, je préfère redevenir petit. C'est ainsi que m'aime ma maîtresse.

— Et tu n'aimerais pas qu'elle t'aime grand ?

— La question n'est pas là, le chien. Grand ou petit, l'essentiel est d'être aimé. Tu crôas pas, Henri ?

— Pour sûr, fit le crapaud. Faudrait peut-être pas qu'on traîne si on veut y être avant les douze coups de minuit.

Et sur ces énigmatiques paroles de la bête, l'homme se mit à genoux, jeta son grand manteau sur ses pieds et continua sa route en se dandinant fièrement à la manière des nains. Je les entendis discuter quelques instants encore avant que leurs voix ne se perdent dans la nuit.

— C'est à toi de voir, disait le nain. Si elle t'aime assez pour t'embrasser en crapaud, qu'est-ce que tu as à gagner à devenir prince charmant ?

— T'as peut-être raison, répondait Henri. Je ne comprendrai jamais rien aux femmes. Elles nous aiment comme on est, et nous on en fait toujours trop. La princesse est tellement belle que parfois l'idée me vient de lui fracasser la tête contre un mur rien que pour le plaisir de la consoler ensuite. C'est dingue, tu crôas pas ?

— Reste crapaud, Henri, reste crapaud. Les hommes sont tordus aujourd'hui, mais il n'y a d'avenir en amour pour les nains et les batraciens...

Il était tard. J'étouffai un bâillement de mime et me mis en quête d'un abri pour la nuit. Ce n'est pas ce soir que je trouverai Carmelo.

Mes pattes me conduisirent au seuil d'une chapelle à l'abandon où je résolus de m'installer. J'allais m'endormir quand un bruissement furtif me fit dresser l'oreille et lever les yeux. Ils étaient quatre, accrochés par les pieds à la voûte de la chapelle, quatre chauves-souris humaines, trois mâles au crâne lisse et une femelle aux cheveux déliés qui flottaient dans l'air. Je crus avoir dérangé leur repos mais leur sommeil était profond. Ils s'agitaient de temps à autre sous la main mystérieuse du rêve et la lumière blanche de la lune qui filtrait par un vitrail ajouré donnait à leur peau des teintes de marbre et d'albâtre.

Qu'avaient-ils donc vu, debout sur leurs pattes de derrière, ces quatre là ? Qu'avaient-ils donc vu de si terrifiant pour décider de vivre à présent la tête en bas ? Trop fatigué pour l'imaginer, je m'endormis heureux de penser que dans cet univers où les hommes jouent aux nains, aux crapauds et aux chauves-souris, personne ne songerait à s'étonner d'un chien de mime philosophe.

Mon sommeil fut de courte durée. Au petit matin, je fus réveillé en sursaut par deux individus acharnés à casser une à une des piles d'assiettes qu'un gros homme en uniforme de la fourrière ne cessait de leur apporter. Et ce pour la plus grande joie des papas, des mamans et des gamins qui s'esclaffaient devant eux. J'ai préféré filer avant d'en prendre une sur la truffe. Un enfant passait dans la cour. Je l'ai suivi. Là où il y a des enfants, Carmelo peut ne pas être loin. Il me conduisit dans une grande salle où se trouvait déjà une quinzaine de ses camarades. A tous, une boule rouge et ronde avait poussé entre les deux yeux. Ils jouaient avec leurs mains, avec leurs visages, avec leurs corps et s'entraînaient à faire naître toutes les choses extraordinaires qui n'existent pas et que tout le monde peut voir, à accoucher des mondes, à transformer les images en imaginaires. Je compris que j'étais à la maternité des clowns et des mimes. Je suis sorti sur les coussinets de mes pattes pour ne pas déranger.

Je passerai rapidement sur mes vaines recherche des jours suivants. Carmelo n'était pas sur la place Saint-Louis où chaque matin, à l'heure de l'apéritif, de doctes savants parlaient en mots savants de la vacuité de la parole et des champs infinis du langage des corps. Il n'était pas non plus chez les clowns qui accouchaient en public et

singeaient en bouffons ironiques les doctes discours des doctes savants. Pas non plus derrière le castelet du temps où l'on sous-titrait les aboiements des chiens en noir et blanc. Pas dans les maisons où l'on parlait pour ne pas être compris et où les femmes jouaient à la poupée, poupées qu'on jette, qu'on viole et qu'on casse comme les clowns leurs assiettes de terre, rêve de crapaud affolé à l'idée d'être humain... Pas plus dans le beau silence des créatures en collant sous les étoiles. Nulle part. Toute la semaine, j'ai cherché en vain. J'ai vu plus de choses que je ne saurais en raconter, des choses tellement extraordinaires que je craindrais de ne pas être cru. Un après-midi que je voulais lever la patte sur ce que j'avais pris pour une gaine d'aération abandonnée, j'ai vu deux tuyaux s'aimer si fort qu'il m'est venu une envie terrible de rencontrer ici une jolie chienne de mime qui me trouverait à son goût. J'ai vu ce que les autres ont cru voir et j'ai perdu Carmelo.

La semaine tirait à sa fin. J'étais désespéré, épuisé d'avoir tant galopé dans la ville, de m'être si souvent perdu dans ses ruelles toujours différentes tant elles offrent au regard de secrets et de mystères. Je n'osais pas retourner dormir à la chapelle à cause des chauves-souris et des casseurs d'assiettes. Dans la nuit du samedi au dimanche, la veille du dernier jour, je me suis allongé dans un renforcement de mur pour y mourir comme meurent les chiens de mime, en silence et dans l'indifférence des yeux qui se ferment. J'avais rangé ma queue entre mes pattes et mon museau sur ma poitrine quand une voix goguenarde et amicale s'éleva au-dessus de ma tête.

— Tu es triste, le chien ?

— Plus que triste.

— Tu n'as pas de collier ?

— J'en avais un. Je le mettais pour aller travailler. Aujourd'hui, je n'ai plus rien.

Plus de maître, plus de collier. Je suis mort.

— Bien, fit la voix sans ironie. Et quel effet ça fait, d'être mort ?

J'ai levé la tête pour voir qui me parlait ainsi. Pas de chaussures à côté de moi, pas de pantalons à l'horizon. Je me suis retourné. La voix venait du mur.

— Es-tu content d'avoir vécu, au moins, le chien ? Si tu es content, il n'y a rien à dire.

Ce n'était pas un homme, je veux dire pas un humain en vrai. Juste un visage et deux mains couleur de pierre moussue qui paraissaient pris dans la façade. J'ai eu un sursaut d'espoir.

— Tu es du festival ? Tu connais Carmelo ? Tu sais où il est ?

Le visage éclata d'un rire sourd et rauque de salpêtre.

— Du festival, moi ? Certainement pas ! Ou peut-être que si, d'une certaine manière. Je vais te dire ce qui s'est passé ici. Il y a dix ou vingt ans, je ne sais plus, c'était un cloaque ici, des baraques qui s'écroulaient, les égouts en plein air, je ne te dis pas la rigolade les soirs d'orage ! Et puis un jour, ils ont décidé de faire le ménage, un grand ménage, de restaurer toutes les vieilles bâtisses, histoire de faire joli, de faire propre. Et ça s'est passé comme chez n'importe qui. Quand tu fais le ménage chez toi, c'est toute ta vie qui te remonte aux nez, le bon, le meilleur, le pire, tout ! C'est comme ça que je suis arrivé là. Je pourrais te raconter des trucs que tu n'as pas idée.

— Sans doute, mais pourquoi dis-tu alors que tu es du festival "d'une certaine manière" ?

— Pendant l'année, - les gens, il faut les comprendre, tout le monde à ses occupations -, on ne me voit pas beaucoup. Mais quand arrivent dans la ville des types comme ton Carmelo qui tire des pièces de monnaie du nez des gamins ou des mimes qui te feraient boire un éléphant dans la fontaine de la place Saint-Louis, les gens, ça leur écarquille les yeux. Normal. Tu n'as pas remarqué que les gens d'ici avaient les yeux plus ronds qu'ailleurs pendant Mimos ? Alors évidemment, pour moi, c'est tout bénéf. Ça me fait de la compagnie. Tu n'aurais pas un clope ?

J'ai proposé une cigarette de mime. Le visage a fait signe que ça irait. Je lui ai laissé tirer la première bouffée avant de revenir à la charge.

— Et Carmelo, tu sais où il est ?

— Je veux, mon neveu. Il est où tu veux, ton Carmelo. Tu te concentres un peu, tu l'hallucines, comme ils disent ici et je te garantis qu'il sera là.

J'ai baissé les oreilles et refourré ma queue entre mes pattes.

— Trop difficile, j'ai dit. Je ne sais pas faire. Je voudrais qu'il vienne me chercher. je préfère mourir.

Le visage s'est mis en colère.

— Pas question, il a dit. Tu ne vas crever ici à mes pieds. Tu sais où tu es ? Tu sais seulement où tu es vraiment, ici ?

— A Périgueux, capitale du Périgord...

— Périgueux, on s'en moque ! Tu es exactement devant la maison où est né Bip, en 1945, le jour où le père de monsieur Wieder qui était coiffeur, tu peux le lui demander, a maquillé Marcel Mangel avec de la farine et de l'amidon pour le rôle du Roi Jérémie dans une fête juive. Alors tes jérémiades, tu peux te les garder. Tu ne manques pas d'air, toi, venir crever devant la maison du père de générations d'accoucheurs de chiens de mime ! C'est une maternité, ici, pas un cimetière. Vous êtes tous pareils, les jeunes. Vous croyez que le monde commence avec vous. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on vient à Périgueux du monde entier. Dix mille, pendant la guerre, dix mille juifs qui sont venu se planquer ici. Au moins, ils venaient pour vivre eux, pour rester vivants. Et toi tu viens pleurer. J'ai perdu mon maître, je veux mourir. Invente-le, ton maître, il n'en sera que meilleur. Tiens, je ne sais pas ce qui me retient...

S'il avait eu un pied, même un seul, il me l'aurait fichu dans le derrière sans hésiter. J'ai filé la queue basse La ville était noire, étouffante, toutes lumières éteintes. Seule, la lune buto brillait au-dessus des toits. Je me suis assis sur mon derrière, j'ai tendu mes pattes de devant et dévissé mon cou vers le ciel dans un beau mouvement de chien de mime. Je voulais hurler à la lune, gueuler aux étoiles comme un chien, comme un cabot. J'avais faim, j'avais peur, j'avais soif, j'étais épuisé. J'ai halluciné.

Soudain, La lune s'est mise à bouger dans le ciel. D'abord une légère oscillation, puis de plus en plus ample de l'Est à l'Ouest. Je retenais mon souffle. Aux deux bouts de l'horizon, un homme et une femme nus se renvoyaient la balle dans un lent bousculement d'étoile qui scintillait de l'Orient à l'Occident, lentement, si lentement que c'était depuis

toujours et pour toujours. Alors, le silence de la lune au crâne de buto, j'ai entendu toutes les histoires du monde et celle, incroyable d'un mime qui jouait si bien la paix que le monde y croyait. Je sais qu'un chien ne sais pas pleurer, je sais bien qu'un chien de mime n'a pas le droit d'aboyer, mais je n'en pouvais plus. J'ai pris une grande inspiration. J'ai senti l'air liquide me gonfler comme le ballon de mon maître magicien, j'ai ouvert au plus grand ma petite gueule et j'ai fait " waouououou !"

— Alors le chien, on se met à la musique ?

Carmelo était derrière moi. Il souriait comme sourient les mimes qui inventent le monde.

Festival Mimos. Périgueux.

© Dominique Lemaire 1998